

Bible et pastorale de la santé à la lumière de Jean 5, 1-18

En remettant en valeur la Parole de Dieu, le concile Vatican II validait l'importance des recherches exégétiques et de la pastorale biblique. Ainsi, en 1969, le pape Paul VI institue la Fédération Biblique Catholique. Elle a pour mission de promouvoir la Pastorale Biblique, de soutenir les traductions en langues locales, de former des animateurs de pastorale biblique, de soutenir les travaux exégétiques.

En 1974, la Fédération parraine le début de l'Apostolat biblique à Lusaka en Zambie, puis en 1978 à Lomé, au Togo. En 1981, le Symposium des Conférences Épiscopales d'Afrique et de Madagascar (SCEAM) décide de transformer les deux services bibliques africains de la Fédération Catholique en Centre Biblique Catholique pour l'Afrique et Madagascar (CEBAM).

La pastorale biblique pose la Bible comme le fondement de tous les domaines de l'activité de l'Église et de tout chrétien. Elle allie l'exégèse à l'application concrète sur le terrain. Elle exige d'investir dans la réflexion et de faire preuve d'une grande ingéniosité, pour que la Parole de Dieu anime la vie familiale, ecclésiale et sociale.

En d'autres termes, la lecture de la Bible est un acte autant académique qu'existentiel. La Bible est au cœur du quotidien pastoral. C'est là un défi qu'avaient à relever les Pères du congrès biblique de Jérusalem de 1972¹ et qu'essaient également de relever, depuis vingt-cinq ans, leurs héritiers de l'Association Panafricaine des Exégètes Catholiques (APECA). Mais est-ce toujours possible d'allier pastorale biblique et étude exégétique ?

Un des lieux où la question se pose est celui de la souffrance. Cela est particulièrement vrai en Afrique, en raison d'une conception holistique de la santé qui rejoint celle du monde biblique. Le verbe grec σωζειν signifie d'abord maintenir en bonne santé, conserver, préserver du danger, guérir. Puis, il veut dire sauver toute la personne. Enfin, il évoque l'entrée dans la vie de Dieu, sauveur par excellence. Jésus (le Seigneur sauve) incarne le salut de Dieu. Nous rejoignons ici la perspective vétéro-testamentaire de l'intervention divine.

On comprend que la Bible soit très sollicitée dans la pastorale multiforme de la santé². Certes, il existe la pastorale traditionnelle de visite aux malades. Mais elle ne suffit plus. L'expérience et la réflexion de nombreux pasteurs insistent sur le sacrement, les messes et prières pour les malades. Il en est même qui deviennent praticiens, avec des propositions diverses. Cette pastorale entend relever le défi des détrences pour soigner, prévenir et accompagner malades de toutes sortes. Cet engagement interpelle le bibliste et son lien avec la pastorale. Peut-il se contenter de décortiquer le texte biblique avec toute l'érudition que cela exige ? Ne propose-t-il pas un discours exégétique qui semble ne pas prendre en compte le désarroi des personnes et des familles ?

En nous appuyant sur le signe de la guérison de l'infirmes (Jn 5, 1-8), analysée dans une perspective essentiellement synchronique, nous voulons proposer une lecture critique du texte qui pourrait éclairer la pastorale biblique de la santé. Notre démarche comprendra sept

¹ Cf. E. Mveng / R. J. Z. Werblowsky (éd.), *Black Africa and the Bible. L'Afrique Noire et la Bible*, Yaoundé, PUCAC, 2013². Aucune des interventions ne porte directement sur le problème de la santé. À l'époque, la lutte de libération culturelle et politique sollicitait plus l'attention que les problèmes de santé.

² Cf. P. Poucouta, *Quand la Parole de Dieu visite l'Afrique. Lecture plurielle de la Bible*, Paris, Karthala, 2011, p. 161-170.

moments : les signes dans le quatrième évangile, l'environnement du récit, son cadre, son vocabulaire et son organisation. Les sixième et septième étape nous découvrons Jésus comme chemin de vie qui nous propose sa geste comme paradigme pour une pastorale biblique de la santé. En conclusion, nous reviendrons sur les liens sur les liens entre les liens entre biblistes et pasteurs que peut incarner la collaboration entre l'APECA et le CEBAM. Il ne s'agit pas de proposer des recettes pastorales dans ce domaine, mais de susciter un dialogue fructueux pour tous.

1. Les signes dans le quatrième évangile

a) Des signes pour croire ?

Le quatrième évangile a été souvent considéré comme un évangile essentiellement théologique. Pourtant, les études socio-historiques sur l'Église primitive ont attiré l'attention sur l'histoire de la communauté du Disciple bien-aimé³. De nombreux spécialistes ont essayé d'en retracer les principales étapes. De leurs hypothèses, diverses et variées, il se dégage des points communs que résume X. Levieils « en suivant le parcours doctrinal et géographique du mouvement se réclamant du "disciple-bien-aimé" »⁴. Ainsi, l'auteur s'adresse à des chrétiens, essentiellement d'Asie mineure, mais aussi d'Égypte et d'Antioche, dont la plupart côtoient les religions à mystères. Jésus s'y révèle comme « le chemin, la vérité et la vie » (Jn 14, 6) à travers un certain nombre de signes.

Dans les synoptiques, les miracles de Jésus sont dits actes de puissance (δυναμεις). Jean lui parle de σημεϊον, Il ne de plus qu'un élément du quatrième évangile. Avec raison, Y-M. Blanchard y voit « une possible clé de lecture de l'ensemble de l'évangile »⁵. Jean y insiste sur l'intervention de Jésus (Jn 6, 5//Mc 6, 35ss). Ce qui montre bien l'importance christologique du signe johannique. On y décèle également une valeur apologétique. Le signe révèle Jésus (Jn 2, 11 ; 6, 30...). De même, dans les synoptiques, les miracles supposent la foi (Mc 10, 52 ; Mt 9, 22 ; Lc 7, 50)...Chez Jean, les signes conduisent à la foi (Jn 20, 30-31).

Alors, qu'en est-il de ceux qui n'ont pas été témoins oculaires des signes de Jésus ? « Heureux ceux qui croient sans avoir vu » (Jn 20, 29) répond l'Évangile. Thomas est le paradigme des générations de chrétiens qui n'ont pas vu et qui ne doivent pas s'attacher à l'aspect extérieur des prodiges, mais à Celui qu'ils révèlent (Jn 6, 66ss). Il ne s'agit pas de nier la valeur du signe miraculeux. Mais une foi qui s'appuie uniquement sur les miracles est faible. La foi véritable est celle qui s'enracine avant tout sur la personne du Christ.

Nous retrouvons ici une des caractéristiques du symbole, la connivence. Comme signe de reconnaissance, le symbole établit ou éveille une relation, une connivence avec le Seigneur. L'appel à la foi, l'identification au rôle de disciple impliqué dans les scènes décrites, autant d'invitations à aller plus loin, à entrer dans une relation, à choisir un camp, à s'auto-impliquer autant de manière personnelle qu'ecclésiale. En effet, par le signe :

Une communication est établie entre l'évangéliste et le lecteur : les signes sont interprétés à la lumière de la même foi. Du coup l'univers symbolique de l'auteur devient compréhensible. Celui qui croit « voit », alors que celui qui ne croit pas « ne voit rien ». On pourrait même dire que le système symbolique constitue comme un langage pour initiés, pour ceux qui font partie d'une même communauté de foi⁶.

³ Cf. G. Theissen, *Histoire sociale du christianisme primitif : Jésus, Paul, Jean*, Genève, Labor et Fides, 1996.

⁴ X. Levieils, « Juifs et grecs dans la communauté johannique », *Biblica*, Rome, 82, 2001, p. 56-57.

⁵ Y-M. Blanchard, *Des signes pour croire ? Une lecture de l'évangile de Jean*, Paris, Cerf, 1995, p. 151.

⁶ R. Kieffer, *Le monde symbolique de saint Jean*, Paris, 1987, p. 102-103.

Mais alors si le signe n'est accessible qu'à ceux qui ont la foi, cela ne réduit-il pas la portée universaliste de l'évangile ? Jean ne s'adresserait-il qu'aux croyants ? En fait, l'auteur distingue deux temps : avant et après la résurrection, sans nullement les opposer. X. Léon-Dufour le relève bien :

Jean distingue, parfois explicitement le temps des auditeurs contemporains de Jésus et le temps des lecteurs situés après Pâques. En effet, d'une part, la vie de Jésus a été comme telle une histoire accessible à tout homme, croyant ou non ; d'autre part, seul le croyant en a, après coup, l'intelligence spirituelle. Les mêmes faits peuvent être vus selon la perspective immédiate des contemporains ou à la lumière de la foi pascale⁷.

b) Le troisième signe

C'est dans cette dynamique qu'il nous faut lire la guérison de l'infirme est le troisième des huit signes qui rythment le quatrième évangile :

- Les noces de Cana (Jn 2, 1-12) ;
- la guérison de l'officier royal (Jn 4, 46-54) ;
- la guérison de l'infirme (Jn 5, 1-18) ;
- la multiplication des pains (Jn 6, 1-15) ;
- la marche sur les eaux (Jn 6, 16-21) ;
- la guérison de l'aveugle-né (Jn 9, 1-41) ;
- la résurrection de Lazare (Jn 11, 1-54) ;
- la pêche miraculeuse (Jn 21, 2-8).

Tous les récits de signe sont construits quasiment de la même manière, en six moments :

- l'introduction présentant la situation (manque, détresse...) ;
- la demande implicite ou explicite qui manifeste la confiance du demandeur ou de son entourage ;
- l'intervention de Jésus (geste ou parole)
- la mention de l'effet produit ;
- la réaction des spectateurs ;
- la conclusion.

Chacun des signes révèle Jésus. Il est l'époux de la nouvelle alliance, celui qui redonnent santé et vie, le maître de la création, la lumière du monde, le Seigneur de l'Église. Dans le signe de la guérison de l'infirme, il se révèle comme Celui qui remet debout pour la marche.

Les frontières de ce signe semblent bien balisées. Certes, il convient de noter trois types d'écriture dans ce passage : un miracle de guérison (Jn 5, 1-13), une controverse à propos du sabbat (Jn 5, 14-15), un discours de révélation (Jn 5, 16-18). Ainsi M.E. Boismard sépare Jn 5, 1-16 des versets 17-18 qui servirait d'introduction au discours de témoignage sur

⁷ X. Léon-Dufour, « Spécificité symbolique de Jean », in J. D. Kaestli / J. M. Poffet / J. Zumstein (éditeurs), *La communauté johannique et son histoire. La trajectoire de l'évangile aux deux premiers siècles*, Genève, Labor et Fides, 1990, p. 123.

Jésus (Jn 5, 17ss)⁸. H. van den Bussche, lui, sépare le miracle et l'incident (Jn 5, 1-15) des versets 16-18 qui introduisent le dossier du grand débat des versets 5, 16-47. Or, comme le note si bien X. Léon-Dufour, « les parties non seulement s'enchaînent, mais s'imbriquent ; seule la connaissance de l'ensemble permet d'en rendre compte »⁹. Il conviendrait alors de situer les *terminus a quo* et *ad quem* du texte en Jn 5, 1 et Jn 5, 18. Ce que proposent maints critiques et Bibles. Le passage ainsi délimité a une cohésion en lui-même, avec les thèmes de la guérison, de la marche et du sabbat qui courent l'ensemble du texte.

2. L'environnement du signe de l'infirmes

a) L'environnement lointain

Le signe de la guérison de l'infirmes entretient des liens très étroits avec l'ensemble du livre.

En effet, sur le plan de l'organisation, notre récit 5 est construit sur une fête. Or, pour D. Mollat¹⁰, l'ensemble de l'évangile se structure d'après les fêtes qui jalonnent le parcours terrestre de Jésus : Pâques (Jn 1, 19—3, 21) ; Samarie-Galilée (Jn 3, 22—4, 54) ; fête à Jérusalem (Jn 5) ; Pâques (Jn 6) ; Tentés (Jn 7, 1—10, 21) ; Dédicace (Jn 10, 22—11, 54) ; Pâque (Jn 11, 55—20, 31). Chaque fête est une occasion de révélation.

De plus, le chapitre 5 inaugure la confrontation de Jésus avec les autorités juives qui s'opposent à la vie qu'il propose. Cette opposition ira grandissante et aboutira à la passion et au relèvement de Jésus lors de la résurrection.

D'ailleurs, le discours qui suit le récit est construit à la manière d'un procès, avec un accusé, des accusateurs, des juges, des avocats (Jn 5, 19-47). Le motif de l'accusation est grave : violation du sabbat. Les Juifs¹¹ se présentent en accusateurs, Jésus comme accusé, Jean le baptiste, le Père et Moïse comme témoins. Les responsables juifs espèrent bien que les témoins vont accabler et charger l'accusé. Mais, ce sont eux qui sont pris en flagrant délit de refus de croire. Les accusateurs deviennent accusés.

Comme on le voit, le procès juif de Jésus qui débute après la guérison de l'infirmes est quasiment achevé. La sentence est annoncée. Elle prononcée après un autre signe, celui de la résurrection de Lazare (Jn 11, 45-52). Il ne restera plus qu'à la faire entériner et exécuter par les autorités romaines (Jn 19, 28-32).

Relevons à ce propos, l'importance accordée au langage de la plaidoirie, un thème récurrent dans l'évangile. Le procès devant Pilate en est le couronnement. Cette thématique est si importante que Claude F. Molla en fait le fil conducteur du quatrième évangile :

*Si donc le Quatrième Évangile s'adresse aux chrétiens pour les inviter à approfondir leur foi en Jésus Messie et Fils de Dieu c'est, à nos yeux, une proclamation et une plaidoirie faite à la barre du monde mais dont les premiers destinataires furent les Juifs autant que tous ceux qui prétendent connaître les voies du salut et de la vie éternelle*¹².

En outre, notre texte annonce le signe de la multiplication des pains (Jn 6, 1-15). En nourrissant les foules, Jésus se présente comme Celui qui donne réellement à manger. Il peut

⁸ M.E. Boismard, / A. Lamouille, *Synopse des quatre évangiles en français. III. L'Évangile de Jean*. Paris, Cerf, 1977², p. 153-156.

⁹ X. Léon-Dufour, *Lecture de l'Évangile selon Jean*, tome II, Seuil, Paris, 1990, p. 18-19.

¹⁰ Voir la structure de l'évangile de Jean dans *La Bible de Jérusalem*, dont les premières traductions et présentations furent réalisées par D. Mollat.

¹¹ Dans le langage de Jean, il s'agit des responsables juifs et non pas de l'ensemble du peuple.

¹² C. F. Molla, *Le quatrième évangile*, Genève, Labor et Fides, 1977, p. 8.

le faire, parce qu'il est le maître de la création, celui qui maîtrise les éléments de la nature. Mais si la nourriture matérielle est importante, la vraie nourriture, comme la vraie vie, est en Jésus.

La parole sur le péché (Jn 5, 14), quant à elle, annonce tous les discours où Jésus se présente comme Celui qui vient délivrer de la mort du péché. Elle prépare également le signe de l'aveugle-né où, lumière du monde, il dénonce l'aveugle du péché d'incroyance.

De plus, grâce à la discussion qui s'en suit, le miracle du chapitre 5 symbolise le passage de la mort à la vie. L'homme est guéri, sauvé (Jn 5, 9.15), mais Jésus lui-même, pour la première fois en Jean est menacé de mort par les Juifs (v. 18). Mais cette intimidation est sans effet parce que le Père donne la vie, il relève les morts. Le fils réalise les mêmes œuvres que lui :

Car le Père aime le Fils, et lui montre tout ce qu'il fait ; et il lui montrera des œuvres plus grandes que celles-ci, à vous en stupéfier. Comme le Père en effet ressuscite les morts et leur redonne vie, ainsi le Fils donne vie à qui il veut (Jn 5, 20-21).

Enfin, notre texte anticipe la première finale de l'évangile. Jésus, l'envoyé du Père, fait passer de la mort à la vie sans fin, dès maintenant et au dernier jour. Certes, dans notre passage, nous n'avons pas le substantif ζωή, vie. Il est remplacé par ὑγιής (bien portant, guéri : Jn 5, 6.9.11.14.15) et le verbe περιπατέω, marcher.

Le Père témoigne pour son Fils par les œuvres de vie qu'il lui fait réaliser. Jésus, Fils de Dieu, se présente comme la vie faite chair¹³. Il est le Signe auquel il faut adhérer par la foi et qui conduit à la vie :

Jésus a fait sous les yeux de ses disciples encore beaucoup d'autres signes, qui ne sont pas écrits dans ce livre. Ceux-là ont été mis par écrit, pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et pour qu'en croyant vous ayez la vie en son nom (Jn 20, 30-31).

b) L'environnement immédiat

Le signe de la guérison de l'infirme précède celui du fils du centurion royal (Jn 4, 46-54). De Cana où il a guéri le fils de l'officier, Jésus vient à Jérusalem il guérit un infirme. La guérison du fils de l'officier se réalise en Galilée, plus précisément à Capharnaüm, celui de l'infirme à Jérusalem. D'un côté, la maladie dont souffre le serviteur n'est pas précisée. Ici, il s'agit d'une paralysie. De même, dans le texte antécédent, le temps est imprécis, alors que dans notre passage, il s'agit du sabbat. De plus, en dehors de Jésus, les autres personnages sont différents d'un texte à l'autre. Enfin, la guérison du fils du centurion suscite la foi. Celle de l'infirme entraîne certes la foi du miraculé, mais aussi la colère des Juifs.

Néanmoins, malgré ces différences, nous avons deux récits de signes reliés par la formule de transition μετά ταῦτα, et la figure de Jésus, présente et salvatrice. Tous les deux sont structurés comme des récits de signe et montrent en Jésus celui qui redonne santé et vie.

Le signe de l'infirme est suivi d'un discours de controverses (Jn 5, 19-47). Nous avons deux genres littéraires différents. De plus, le personnage de l'infirme, important dans notre récit, est absent du discours. C'est en fait le sabbat qui va être le prétexte de la controverse entre Jésus et les responsables juifs, sur la personne de Jésus.

¹³ Cf. De nombreux critiques proposent une organisation du quatrième évangile autour de la thématique de la vie. Voir à ce propos A. Lion, *Lire Jean*, Paris, Cerf, 1984, p. 22-25. Également E. Cothenet, « L'Évangile selon saint Jean », in *Les écrits de saint Jean et l'épître aux Hébreux*, Paris, Desclée, 1984, p. 23. Ou encore V. Zinkuratire et A. Colacrai (éd.), *The African Bible*, Nairobi, Paulines Publications Africa, 1999, p. 1783. De même, P. Poucota, *Et la vie s'est faite chair. Lectures du quatrième évangile*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 42-43.

Pourtant, les deux passages sont intimement rattachés l'un à l'autre. Sur le plan littéraire, les deux textes sont rattachés par la conjonction de coordination *οὐν* qui est en rapport direct avec la réponse de Jésus aux murmures des Juifs, réponse qui conclut le récit de signe (5, 17-18). Le discours qui se développe à partir du verset 19 est contenu en germe dans la réponse de Jésus à propos du sabbat.

Notons aussi que la guérison et la discussion ont, toutes les deux, lieu à Jérusalem, autour du temple. Les personnes de Jésus et des Juifs se trouvent dans les deux passages. Même si la figure de l'infirmes est explicitement absente du discours, c'est sa guérison qui déclenche le débat. En somme, selon le mot de X. Léon-Dufour,

Tout en donnant une conclusion plus ample au récit de guérison, les vv. 16-18 fournissent une transition au discours dont ils situent et introduisent la révélation. De la sorte, récit et discours sont étroitement liés : l'épisode de Bethesda donne figure concrète au contenu du discours et le discours son sens plénier à l'épisode¹⁴.

3. Le cadre du signe

Le récit du signe de l'infirmes est bien situé tant sur le plan géographique, chronologique qu'actantiel. En effet, Jean situe avec beaucoup de détails ce récit de signe.

a) Cadre géographique

Le signe a lieu à Jérusalem (v. 1), plus précisément près de la Porte des brebis, située au Nord - Est du temple et ainsi appelée parce qu'on y rassemblait les brebis destinées aux sacrifices (Ne 3, 1.32 ; 12, 39). Il s'y trouve une piscine comportant cinq portiques, appelée la piscine de Bethesda ou Bethzatha, Belzetha ou Bethesda selon les manuscrits¹⁵.

Les fouilles archéologiques ont mis à jour l'existence de deux grands bassins entourés de quatre colonnades, mais non pas des cinq portiques. Il s'agit certainement de vestiges de bassins liés à des cultes thaumaturgiques païens, comme le culte au dieu guérisseur Sérapis¹⁶. De plus, à l'époque de Jean, Rome était devenue, après la destruction de la ville par Hadrien Aelia Capitolina des Romains avec leurs divinités¹⁷.

Les versets 3b-4 qui mentionnent ces détails topographiques sont absents des meilleurs témoins et des plus anciens témoins de l'évangile, en grand nombre. Ainsi les manuscrits de la tradition alexandrine et les papyri P⁶⁶ et P⁷⁵. De plus, on ne retrouve pas dans ce passage le vocabulaire johannique. Enfin, cet ajout est transmis de diverses manières par les manuscrits qui en témoignent. On comprend que pour la plupart des critiques, il s'agirait ici d'une glose tardive¹⁸.

Néanmoins, ces versets sont attestés par l'ensemble de la tradition latine, y compris Tertullien, ainsi que par Tatien. Le vocabulaire insolite, a pu être influencé par la particularité du langage utilisé pour les cultes païens en Asie Mineure. N'aurait-on pas ici une *lectio difficilior* donc *probabilior*. De plus, on peut penser que c'est l'Église d'Égypte où les cultes aux dieux guérisseurs Sérapis et Asklépios étaient particulièrement florissants, qui a voulu

¹⁴ X. Léon-Dufour, *Lecture de l'Évangile selon Jean*, p. 20.

¹⁵ Le nom de Bethesda (dont témoignent le texte antiochien, la koinè, les versions syriaques, arménienne et géorgienne) semble préférable parce qu'il est mieux attesté par la tradition manuscrite. Il est adopté par la plupart des commentateurs et traducteurs modernes.

¹⁶ Sérapis ou Sarapis, Dieu dont le culte, institué en Égypte à la fin du IV^e s. av. J.-C., unissait les religions grecque et égyptienne. Il tenait à la fois d'Osiris et de Zeus.

¹⁷ A. Duprez, *Jésus et les Dieux guérisseurs. À propos de Jean V*, Paris, Gabalda, 1970, p. 28-50.

¹⁸ Cf. B.M. Metzger, *A textual Commentary on the Greek New testament*, London/New York, United Bible Studies, 1975, p. 209. Voir aussi la *Bible. Notes intégrales. Traduction œcuménique*, Paris, Cerf/Biblio, 2010, p. 2308.

certainement censurer un passage qui aurait pu inciter au syncrétisme. Avec D. Mollat, M.E. Boismard¹⁹, X. Léon-Dufour, *La Bible de Jérusalem...* nous optons pour la leçon longue. Il convient de maintenir comme authentiquement johannique qui a une grande portée pour la pastorale biblique de la santé. Jean a voulu situer le signe dans le cadre d'une tradition populaire pour l'évangéliser en montrant en Jésus Celui qui seul donne la santé et répond de manière déroutante à l'attente de l'infirmes²⁰.

Plus loin, aux versets 5 à 14, l'auteur nous fait passer de la piscine, lieu de la guérison, à l'esplanade du temple, lieu de la révélation.

b) Le cadre chronologique

Le cadre chronologique est moins précis que le cadre géographique. L'épisode a lieu lors d'une fête (ἑορτή en grec, v. 1) qui amène Jésus à Jérusalem. Le nom de la fête n'est pas indiqué. On pourrait penser à une des trois fêtes de pèlerinage *pessah* (Pâque juive), *shavuôt* (Pentecôte juive), *sûkkôt* (la fête des Tentes). D'après Dt 16,16, les Israélites devaient se rendre au temple pour ses trois fêtes.

Or, des manuscrits, tels S, C, L ont lu l'article défini devant (ἑορτῆ). Mais la plupart des manuscrits, comme A, B, D. ne l'ont pas. La plupart des critiques penchent pour la leçon courte, estimant que l'ajouté l'article soit en raison de l'influence de l'imparfait ἦν qui précède soit pour préciser le type de fête, montrant qu'il s'agit de la fête de Pâque. C'est ce qui semble avoir retenu Irénée de Lyon. X. Léon-Dufour exclut cette hypothèse en raison de l'absence de l'article défini qui accompagne souvent cette fête capitale²¹. Il s'agirait alors soit de *shavuôt* soit de *sûkkôt* (la fête des Tentes dont il sera question en 7, 2). Des commentateurs évoquent également les fêtes de *Purîm* ou du Nouvel An (en raison des thèmes du jugement et du témoignage présents dans le discours du ch. 5).

Peut-être vaut-il mieux respecter l'indétermination de l'auteur qui veut attirer notre attention sur la fête hebdomadaire du sabbat, cité à plusieurs reprises Σάββατον (Jn 5, 9.10.16.18). Transcription de l'hébreu *shabbat*, le terme désigne le septième jour de la semaine. Il s'agit d'un temps d'arrêt dans l'activité hebdomadaire pour se consacrer au Seigneur. Nous verrons toute la portée théologique de cette mention.

Signalons, la précision sur la durée de la maladie de l'infirmes : 38 ans. Depuis l'Antiquité les critiques se sont intéressés sur le sens de ce chiffre. En dehors des nombreuses supputations, il convient

c) Cadre actantiel

Dès le début du récit, l'auteur attire notre attention sur la foule des malades aux infirmités multiples : aveugles, boiteux, impotents...évoquant une situation collective de détresses et d'attentes (5, 3).

Néanmoins, les principaux acteurs du passage sont Jésus, l'infirmes et les responsables juifs. L'auteur ne les présente que deux à deux à la fois : Jésus et l'infirmes (5, 1-9a), le miraculé et les Juifs (5, 9b-13), Jésus et le miraculé (5, 14), le miraculé et les Juifs (5, 15), Jésus et les Juifs (5, 16-18). Ainsi, comme dans tous les récits de signe, Jésus occupe la place centrale. N'est-ce pas lui que révèle le signe ?

¹⁹ Nous nous inspirons ici particulièrement de M.E. Boismard, / A. Lamouille, *Synopse des quatre évangiles en français. III. L'Évangile de Jean*, p. 152-153.

²⁰ Cf. S.M. Bryan, « Power in the Pool : The healing of the man at Bethesda and Jesus violation of the Sabbath. Jn 5 : 1-18 », in *Tyndale Bulletin*, Cambridge, Tyndale House, p. 1-22.

²¹ X. Léon-Dufour, *Lecture de l'Évangile selon Jean*, p. 21, note 10.

Sa première rencontre avec l'infirmes a lieu à l'initiative de Jésus. Il est seul, sans ses disciples. Parmi les nombreux infirmes gisant au bord de la piscine, Il voit l'un d'entre eux, qui semble se détacher du lot, d'une part, par le nombre d'années que dure sa maladie (38 ans), d'autre part, par son incapacité à se jeter tout seul dans l'eau de la piscine. Omniscient, Jésus voit et connaît la situation de l'infirmes. Il l'aborde par une question « veux-tu guérir » (5, 6). La réponse de l'aveugle est un aveu de détresse et en même temps une volonté de s'en sortir. Alors, Jésus le guérit uniquement par sa parole.

Sans connaître le nom de son sauveur, le miraculé marche et emporte avec lui l'objet de tant d'années de détresse, sans se soucier du sabbat. Hélas, sur sa route, il rencontre les Juifs, garants de l'observance de la Loi. Le miraculé s'abrite derrière Celui qui l'a guéri pour justifier son geste. E plus, les responsables juifs ne sont pas intéressés par la guérison réalisée mais par la transgression et les transgresseurs du sabbat. Mais, qui est-il ce thaumaturge qui a disparu aussitôt après son geste ? Il faut le retrouver.

La seconde rencontre entre Jésus et le miraculé est brève mais décisive (v. 14). Elle a lieu, une fois de plus, sur l'initiative de Jésus, cette fois-ci, sur l'esplanade du temple. Le miraculé découvre celui qui l'a guéri : c'est Jésus. Ce dernier l'invite à une prise de position radicale, à une conversion sans faille.

Dans le dernier épisode, le miraculé disparaît, laissant face à face Jésus et les responsables juifs. Ceux-ci reprochent à Jésus de violer régulièrement le sabbat. Jésus ne s'excuse pas. Au contraire, il situe son geste dans l'action créatrice et permanente de Dieu. Mieux, il s'en fait l'égal. Ce qui va signer son arrêt de mort.

4. Le vocabulaire du récit

Passons au vocabulaire du récit qui nous prépare un peu plus à découvrir le sens du signe : vocabulaire de la détresse, de la marche et de la révélation.

a) Vocabulaire de la détresse

Dans le texte, plusieurs expressions désignent la détresse, retenons :

- πλήθος (Jn 5, 3) : substantif dérivé du verbe πληθύνω qui signifie « accroître, multiplier, croître en nombre, se multiplier... πλήθος signifie « abondance, multitude, foule ». Ce terme désigne l'étendue de la détresse qui va être décrite.

- τῶν ἀσθενούντων (Jn 5, 5). Le terme ἀσθενής est de la famille du verbe ἀσθενέω (être faible, être malade) et du substantif ἀσθένεια (faiblesse, maladie, cf. Jn 5, 5). Le terme ἀσθενής désigne alors celui qui est faible et malade, fragile, sans force et en mauvaise santé. Il s'agit ici des malades en général.

- τυφλῶν désigne celui qui est faible au niveau de la vue, qui ne voit pas, l'aveugle (Jn 5, 3) ;

- χωλῶν désigne celui qui est faible dans la marche, qui boîtie (Jn 5, 3).

- ξηρῶν. ξηρός, du verbe ξηραίνω qui signifie « assécher, dessécher, arrêter, devenir raide ». L'adjectif substantivé ξηρός désigne alors ce qui est desséché, paralysé (Jn 5, 3).

- κατακείμενοι, participe du verbe κατάκειμαι. Le verbe κείμαι veut dire : être étendu, être couché, être là. Avec la préposition κατα, le sens se renforce²². κατάκειμαι signifie être couché, être alité, en parlant d'un malade.

²² Même si les prépositions ont perdu de leur force dans le grec de la koinè.

- ὁ κράβαττός le lit, le brancard, le grabat (Jn 5, 8). On y est couché, comme grabataire, impotent, invalide, infirme, perclus, estropié, handicapé...

- ἀμαρτάνω mal faire, pécher (Jn 5, 14). Le péché désigne la fragilité éthique, spirituelle. Le texte semble établir un rapport un rapport entre le péché et le mal physique.

b) Vocabulaire de la marche

La marche s'exprime par les termes et expressions :

- ὑγιής (du verbe ὑγιαίνω, être bien portant, être en bonne santé, être sain de corps, d'esprit ou de doctrine) signifie, sain valide, guéri. C'est le sens ici (Jn 5, 6.9.11.14.15).

- Εγείρω (Jn 5, 8) : Ce verbe transitif signifie réveiller, faire lever, dresser. Il n'est intransitif qu'à l'impératif et se traduit alors par « lève-toi ou debout ! » C'est le cas dans notre texte. C'est aussi un des verbes de la résurrection.

- ἄιρω prendre, enlever, emporter, transporter. Cette action exige de la force. Elle témoigne de la fin de l'infirmité physique, de la prise en main de son propre destin (Jn 5, 8.9). ἄιρω τὸν κράβαττόν, prendre son lit, c'est le quitter, c'est abandonner son état d'infirmité et porter le symbole de son infirmité.

- Περιπατέω signifie au premier niveau de sens : marcher, circuler. Au second niveau, il veut dire se comporter, se conduire (Jn 5, 8). Le sens obvie n'exclut pas ici le sens éthique. Quittant son infirmité, l'infirme doit marcher et se conduire différemment.

- θεραπεύω signifie « guérir, soigner... » (Jn 5, 10). L'insistance porte ici sur l'action de Jésus dont le miraculé est le bénéficiaire comme le montre bien le participe passif τῷ τεθεραπευμένῳ (parfait). Les effets de l'action réalisée par Jésus sont encore là.

- ἰάομαι : soigner, guérir (Jn 5, 13). C'est le synonyme de θεραπεύω. Ici également, on insiste sur l'action de Jésus qui a soigné et guéri l'ancien malade.

- Ποιέω faire, réaliser, accomplir, travailler, mais aussi créer lorsqu'il s'agit de Dieu. La guérison de l'aveugle est une œuvre qui rejoint l'action permanente de Dieu (Jn 5, 16). La guérison de l'infirme est une nouvelle création.

c) Vocabulaire de la révélation

Le vocabulaire de la révélation, lui, s'exprime par les expressions :

- εὕρισκω trouver (Jn 5,). C'est le fruit de la quête. Dans la philosophie grecque, le thème de la quête est important. Là, comme dans les autres traditions, c'est la personne humaine qui cherche. Dans le texte, c'est Jésus qui prend l'initiative de se révéler au miraculé.

- les verbes αποκρῖνομαι et λέγω (Jn 5,) mis dans la bouche de Jésus dans ses discussions avec les responsables juifs, sont des verbes déclaratifs mais qui ont une fonction de proclamation solennelle, de révélation,.

- Ὁ πατήρ (Jn 5,). Le mot est une expression caractéristique du vocabulaire de Jean qui l'emploie 118 fois dans son évangile contre 65 occurrences dans les évangiles synoptiques.

- ἐργάζομαι (Jn 5,) signifie accomplir une œuvre (ἔργον), ne pas être en chômage. Jésus révèle que son Père travaille sans cesse. La création est une œuvre permanente.

- ἀποκτείνω tuer, mettre à mort, assassiner. La révélation chez Jean entraîne une prise de position pour ou contre Jésus. Ici les Juifs prennent position contre Jésus et décident déjà de l'éliminer.

- λύω τὸ σάββατον (Jn 5, 18). Le verbe λύω a un sens assez large. Il signifie délier, détacher, relâcher, libérer, dissoudre, mais aussi détruire, abolir, violer (un commandement, un interdit). C'est le cas ici. Jésus viole le sabbat.

5. L'organisation du signe

a) Genre littéraire signe

La guérison de l'infirmes est du genre littéraire récit de signe. Il est marqué par une diversité de temps et de modes qui lui imprime de la vivacité.

La grammaire de cet épisode riche et varié. Ainsi, nous avons un mélange de temps. L'imparfait est tantôt lié au récit, par exemple avec le verbe εἶμι (ἦν : Jn 5, 1.3.9.10. 18a soit pour signifier un fait habituel (Jn 5, 5), une action répétitive : Jésus avait l'habitude de violer le sabbat et d'appeler Dieu son propre père (Jn 5, 18b).

L'aoriste marque des actions ponctuelles, datées : la montée de Jésus à Jérusalem (Jn 5, 1). On le trouve également dans les dialogues, avec le verbe αποκρινομαι : l'aveugle (Jn 5, 7.11), Jésus (Jn 5, 17) ou lorsque les Juifs interrogent l'aveugle ἐρωτάω (Jn 5, 12). Il permet également d'exprimer l'empressement du miraculé à aller annoncer Celui qui l'avait guéri (Jn 5, 15). L'aoriste peut également être inchoatif : les juifs commencèrent à pourchasser Jésus, à partir de cet événement. Le présent est utilisé soit comme présent de narration en alternance avec l'aoriste (Jn 5, 2.6.8.14) soit pour marquer la permanence (Jn 5, 7.12.13. 16.17).

Le mode le plus usité dans le texte est l'indicatif, le mode de l'affirmation. On peut noter l'utilisation abondante du participe précédé de l'article dans le sens d'une proposition relative : ἡ ἐπιλεγόμενη (Jn 5, 2), τῷ τεθεραπευμένῳ (Jn 5, 10), Ὁ ποιήσας (5, 11), ὁ δὲ ἰαθεὶς (Jn 5, 13), Ἰησοῦς ἐστὶν ὁ ποιήσας αὐτὸν ὑγιῆ (Jn 5, 15).

L'infinitif est employé comme complément des verbes θέλεις ὑγιῆς γενέσθαι; (Jn 5, 6), ou ἐζήτουν αὐτὸν οἱ Ἰουδαῖοι ἀποκτείνειν (Jn 5, 18). On le trouve aussi avec la formule οὐκ ἔξεστίν σοι ἄραι (Jn 5, 10). Nous avons les subjonctifs commandés par ἵνα et ὅταν : ἵνα ὅταν ταραχθῆ τὸ ὕδωρ βάλη (Jn 5, 7). ἵνα μὴ χεῖρόν σοί τι γένηται (Jn 5, 14).

L'impératif est utilisé à maintes reprises. Dans le premier cas, nous avons un mélange d'impératifs présents et aoriste : Ἐγειρε ἄρον τὸν κράβαττόν σου καὶ περιπάτει. ἄρον τὸν κράβαττόν ici l'aoriste marque la promptitude du geste que doit accomplir le malade : prends tout de suite ton grabat. Les appels à se lever et à marcher sont des ordres permanents. C'est sans cesse que le malade doit se lever et marcher (5, 8). Ces impératifs sont repris aux versets 11 et 12, sans le Ἐγειρε. Au verset 14, nous avons un autre impératif précédent d'une négation forte μηκέτι ἀμάρτανε : ne pêche plus du tout. Dans tous les cas, c'est Jésus qui donne des ordres.

La vivacité du récit est également marquée par les nombreux dialogues qui l'entrecoupent et que soulignent les verbes déclaratifs : λέγω, αποκρονομαι, ερωτάω...

b) Le texte de la rencontre

Notre récit s'organise d'après le genre littéraire du signe. Ce qui peut se schématiser comme suit :

Introduction, cadre du signe : μετὰ ταῦτα (Jn 5, 1-4)

Demande implicite (initiative de Jésus) : ἦν δέ τις ἄνθρωπος (Jn 5, 5-7)

Brève intervention de Jésus par la parole : Ἐγειρε ἄρον τὸν κράβαττόν σου καὶ περιπάτει (Jn 5, 8)

Effet immédiat : καὶ εὐθέως ἐγένετο ὑγιής ὁ ἄνθρωπος (Jn 5, 9a)

Réactions (controverses) (Jn 5, 9b-17) :

- Ἦν δὲ σάββατον (Jn 5, 9b)
- Le miraculé et les Juifs ἔλεγον οὖν οἱ Ἰουδαῖοι τῷ τεθεραπευμένῳ (Jn 5, 10-13)
- Jésus et le miraculé μετὰ ταῦτα... (Jn 5, 14)
- Le miraculé et les Juifs : ἀπήλθεν ὁ ἄνθρωπος (Jn 5, 15)
- Jésus les Juifs : καὶ διὰ τοῦτο (Jn 5, 16-17)

Conclusion : viol du sabbat et blasphème : διὰ τοῦτο οὖν (Jn 5, 18).

Tout en respectant la dynamique littéraire du signe, l'auteur semble insister sur les rencontres. En effet, la formule μετὰ ταῦτα introduit le récit tout en assurant la transition avec le texte antécédent. Après avoir campé le cadre chronologique et géographique du récit, l'auteur nous met au contact avec la grande détresse que rencontre Jésus, détresse qui frappe particulièrement l'un des malades. Jésus rencontre l'infirmes de 38 ans, rencontre introduite par la conjonction de coordination δέ (Jn 5, 5-9). Jésus lui fait exprimer son envie de guérir et il le guérit par sa parole. L'adverbe εὐθέως marque la promptitude de la guérison du malade. Cette guérison, qui a lieu un jour du sabbat va être objet d'interpellation du miraculé par les responsables juifs. Ce fut la seconde rencontre introduite par la conjonction de coordination οὖν.

La troisième rencontre est de Jésus avec le miraculé. Elle est introduite par la formule μετὰ ταῦτα. Cette rencontre qui a lieu sur le parvis du temple, et non plus à la piscine, est brève mais capitale. Elle donne bien le sens du signe réalisé (Jn 5, 14). Puis nouvelle rencontre brève entre les Juifs et le miraculé qui désigne Jésus comme celui qui l'a guéri (Jn 5, 15). Après cela, le miraculé disparaît de la scène laissant face à face les responsables juifs et Jésus. Les trois derniers versets sont introduits par διὰ τοῦτο (Jn 5, 16), puis διὰ τοῦτο ὁ δέ (5, 17), διὰ τοῦτο οὖν (5, 18), marquant une progression dans le malentendu entre Jésus et les responsables juifs qui décident de le faire exécuter, pour viol du sabbat et surtout blasphème. Le texte se termine par la formule οὐ μόνον...ἀλλὰ καὶ « non seulement, mais aussi » qui montre le climax de la révélation et marque le point de désaccord entre Juifs et Jésus.

6. Jésus, chemin de vie

Sur le plan de la critique rédactionnelle et historique, il n'est pas possible de remettre en cause l'activité thaumaturgique de Jésus. Mais, l'on ne peut en nier l'amplification pour des raisons littéraires et apologétiques. De plus, les miracles ne constituent pas la principale activité de Jésus²³. En outre, Jésus n'a pas guéri tout le monde, comme le montre bien le signe johannique de la guérison de l'infirmes.

Or, les évangélistes insistent sur la signification religieuse des gestes de Jésus. Les récits évangéliques de miracle sont au service de la théologie, de la catéchèse et de la

²³ Cf. D. Marguerat, *Le Dieu des premiers chrétiens*, Genève, Labor et Fides, 1990, p. 41ss.

pastorale. Comme à son accoutumée, Jean nous ouvre à deux niveaux de lecture, l'un obvie, l'autre théologique. C'est ce dernier qu'il privilégie. La souffrance est occasion de rencontrer Jésus comme Seigneur de la vie, attentif à la détresse. Il relève de la souffrance physique, psychologique, éthique et spirituelle. Il révèle le Père. On comprend alors que les Pères du deuxième synode africain aient donné ce passage à l'Église d'Afrique comme parole de vie.

a) Veux-tu guérir ?

D'entrée de jeu, l'auteur nous fait rencontrer une foule (πλήθος) de malades de toutes sortes, souffrant d'infirmités au niveau de la vue, des membres. Ils étaient là étendus, couchés exhibant, en quelque sorte, leur fragilité physique. Ce sont des grabataires.

De plus, cette détresse physique est vécue dans un cadre malsain de religiosité populaire mêlée de tendances magiques et de croyances aux divinités païennes. C'est une période d'intense activité économique. Mais cette grande richesse ne profite qu'à quelques-uns. La grande majorité vit dans une extrême pauvreté. Les guérisseurs et de nombreux cultes païens foisonnaient essentiellement autour des points d'eau. Ces cultes investissent dans des gesticulations magiques qui non seulement ne donnent pas la vie, mais démobilisent. Ces croyances constituent également une véritable détresse intellectuelle, éthique et spirituelle. En effet, Jésus, le *Fils Unique engendré* du Père (Jn 1, 18) est le seul capable de donner la vie, relativisant ainsi toute autre forme de médiation de salut.

Comme dans la plupart des récits de signe, Jésus intervient par sa parole. Il est le *Logos*, la parole révélatrice, créatrice et libératrice de Dieu (cf. Jn 1, 1-18). Pour des chrétiens vivant dans l'environnement de la philosophie grecque et des religions à mystères, le *Logos* a un aspect, rationnel et impersonnel, ou bien ésotérique. Même sa personnification que propose Philon d'Alexandrie reste formelle. C'est pourquoi, répondant aux questionnements de ses communautés, l'évangéliste ouvre à une christologie de la Parole. Jésus Fils de Dieu est le *Logos* fait chair. Il participe à l'activité créatrice du Père. En lui, Dieu crée l'histoire et l'humanité nouvelles. Cette christologisation du *Logos* se reflète dans l'ensemble de l'évangile. Dans le signe de la guérison de l'infirmes, Jésus relève par sa parole seule, refusant ainsi, toute interprétation ésotérique de la maladie.

Ainsi, Jean nous montre ici Jésus attentif et sensible à la détresse humaine. Il témoigne de sa sollicitude pour tous, de l'amour du Père. Solidaire des humains de tous les temps, il chemine avec eux et leur ouvre des espaces nouveaux.

b) Lève-toi, prends ton grabat et marche

Pourquoi Jésus ne guérit-il pas tous les infirmes aux abords de la piscine ? En fait, Jean campe des personnages historiques et en fait des personnages-paradigme²⁴. En ce sens, l'infirmes symbolise la guérison de toute personne (d'où l'indétermination, τῶν ἀνθρώπων).

La guérison de l'impotent est d'abord un appel à se lever, à se mettre debout, à quitter son lit de misère et à en être maître en le transportant. Dans le contexte lointain et immédiat de notre passage, la marche à laquelle est invité le miraculé, c'est celle de la glorification par la croix et la résurrection. Jésus le conduit sur le chemin pascal où la souffrance est présente. Lui-même n'assume-t-il pas la souffrance et la mort ? À la suite, du Ressuscité, l'impotent doit sortir de ses tombeaux de mort où l'enferme l'existence ou bien où il s'enferme lui-même. La guérison physique doit le mettre sur le chemin de la résurrection et de la vie. Le

²⁴ Cf. A. Marchadour, *Les personnages de l'évangile de Jean. Miroir de la christologie narrative*, Cerf, Paris, 2004. Même s'il ne parle pas de la figure de l'infirmes de Bethesda, son analyse des personnes de l'évangile est éclairante.

thème de la marche (Jn 5, 8.9.11.12) s'oppose à l'incapacité de bouger qui s'apparente à la mort. Ainsi, au terme gisant (Jn 5, 3.6) s'oppose l'ordre « lève-toi » (.

Or, le thème de la marche évoque la libération de l'Égypte. C'est la longue route de l'exode qui emmena Israël de l'esclave à la liberté. Le Deutéro-Isaïe présentera la fin de l'exil comme un nouvel exode. Une fois de plus, Dieu libère son peuple, non pas en exhibant la force militaire, par l'efficacité de sa parole :

De même que la pluie et la neige descendent des cieux et n'y retournent pas sans avoir arrosé la terre, sans l'avoir fécondée et l'avoir fait germer pour fournir la semence au semeur et le pain à manger, ainsi en est-il de la parole qui sort de ma bouche, elle ne revient pas vers moi sans effet, sans avoir accompli ce que j'ai voulu et réalisé l'objet de sa mission (Is 55, 10-11).

Le miraculé, qui découvre l'identité de Jésus au temple, revit, par sa guérison, l'expérience de l'exode. Il passe de l'esclavage de la vie ancienne à la vie nouvelle. Il se libère de toute forme d'apathie et d'infirmité. La guérison physique, sur laquelle l'auteur ne s'attarde pas du tout, est un point de départ pour une marche permanente à la suite de Jésus : « *De nouveau Jésus leur adressa la parole et dit : Moi, je suis la lumière du monde. Qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais aura la lumière de la vie* » (Jn, 8, 12).

Mais pire que l'apathie physique, il y a la détresse morale et spirituelle du péché (5, 14). L'auteur le souligne par l'interjection emphatique *ἰδοὺ* (vois, voici) qui annonce une mise en garde importante de Jésus, ponctuée par l'adverbe *μηκέτι* : *μηκέτι ἀμάρτανε, ἵνα μὴ χεῖρόν σοί τι γένηται*.

Le péché désigne la fragilité éthique, spirituelle. Mais Jésus n'établit aucunement un lien de cause à effet entre la maladie et le péché. Certes, à son temps, l'idée de la souffrance comme punition de Dieu, héritée de certaines traditions vétéro-testamentaires, n'est pas encore effacée des mentalités. Pourtant, à la suite de Job et d'Ezéchiel, Jésus la récuse : « Ce n'est ni lui ni ses parents qui ont péché, mais c'est l'occasion que les œuvres de Dieu se manifestent, ou laissez les œuvres de Dieu se manifester » (Jn 9, 3).

Le péché du refus de la lumière de Dieu et de sa vie est la pire de détresse qui puisse arriver à une personne, à une communauté, à un peuple. Le péché conduit à une infirmité plus grave que l'infirmité physique, à une véritable mort, celle qui empêche de marcher sur le chemin de la vie. En d'autres termes, l'action de Jésus ne se limite pas à la guérison physique. Le miraculé doit désormais vivre en fonction du don reçu.

Dans sa première rencontre avec Jésus, l'ancien infirme est guéri physiquement. Dans la deuxième, il retrouve la santé spirituelle, puisqu'il reconnaît désormais qui est Jésus. Il en devient alors le missionnaire, le témoin auprès des responsables du peuple. Debout, il marche pour témoigner du libérateur des hommes et des peuples.

Aussitôt après sa seconde rencontre avec Jésus, le miraculé va dire aux responsables juifs le nom de Celui qui l'a guéri. Certes, les manuscrits divergent ici sur le verbe grec utilisé. Certains ont ἀπεγγέλλω, c'est-à-dire raconter (cf. 4, 51 ; 20, 18). Le miraculé serait allé dénoncer Jésus aux responsables du peuple. Mais, avec les papyri P⁶⁶, P⁷⁵ et d'autres excellents manuscrits (A, B, W...), nous optons pour le verbe grec ἀναγγέλλω (cf. 4, 25 ; 16, 13ss). Composé de la préposition ἀνα et du verbe ἀγγέλλω envoyer, annoncer. Ἀναγγέλλω signifie rapporter, raconter, mais aussi annoncer, enseigner, prêcher. Il est ici un verbe de la mission. Le malade guéri ne fait pas que raconter ce qui lui est arrivé. Il ne dénonce pas Jésus. Tout au contraire, il l'annonce, le prêche, le proclame, le révèle.

c) Mon Père travaille jour et nuit

Le signe de la guérison de l'infirmes a lieu le jour du sabbat. Ce qui sera source de conflit avec les responsables juifs mais aussi de révélation du véritable visage du Père et de son fils.

Jusqu'à l'exil, le shabbat était un jour de joie, où on se reposait du travail. On pouvait voyager. Pendant l'exil, il prend une importance de plus en plus grande ; certainement sous l'influence du milieu sacerdotal : pas de fardeaux, pas de voyage (Is 58). Peu avant l'ère chrétienne, les docteurs juifs ajoutent d'autres prescriptions : défense de cueillir des épis, de porter son grabat, de faire une longue route (Mt 12,2 ; Jn 5,10 ; Ac 1,12). Parmi les prescriptions relatives au repos du shabbat, la Mishna précise qu'il est interdit de porter des fardeaux²⁵. Les esséniens sont encore plus rigoureux. Les aliments ne peuvent être cuits ce jour-là, mais simplement réchauffés. Tout cela c'est en vue de consacrer au Seigneur ce jour-là, de manière totale. Le shabbat célèbre la création, le commencement de l'histoire de l'humanité.

Mais quelle était l'attitude de Jésus vis-à-vis de cette institution ? Les avis sont partagés. En effet, des critiques estiment que Jésus est resté strictement fidèle à la pratique et au respect du sabbat. Pour eux, les éléments évangéliques sont soit faux, soit mal interprétés. Ils reflètent la tension entre la communauté chrétienne et les responsables juifs, principalement après l'exclusion des chrétiens de la synagogue au Congrès de Jamnia.

Pour d'autres, au contraire, Jésus s'est comporté de manière critique vis-à-vis du sabbat. Ainsi, H. Dione, s'appuyant sur des textes évangéliques de controverse sur le sabbat : les épis arrachés le jour du sabbat (Mc 2, 23-28 //), la guérison de l'homme à la main desséchée (Mc 3, 1-6 //), la guérison d'une femme infirme (Lc 13, 10-17), la guérison d'un hydropique (Lc 14, 1-6), la guérison du infirme à Jérusalem (Jn 5, 1-18), la guérison de l'aveugle-né (Jn 9, 1-14)²⁶.

Par des gestes et des paroles, Jésus a pris ses libertés par rapport au sabbat. Il relativise le sabbat en faveur de la vie. Jésus témoigne ainsi d'une perception du rapport à Dieu, au prochain et d'eschatologie différente de son époque. Ainsi, dans notre texte, la controverse sur le sabbat est dans notre texte occasion de révélation par Jésus du Père et de lui-même. Jésus révèle le véritable visage de Dieu et son œuvre.

Il nous guérit du désespoir et du non-sens. La bonne Nouvelle que Jésus annonce au miraculé et à nous, c'est que Dieu est Père. La guérison, pour un chrétien, c'est d'abord se laisser aimer par ce Père. C'est l'occasion de sortir du je où l'on s'enferme pour s'ouvrir au « tu » libérateur du Père, à la quête passionnée de la réalisation de son règne telle que nous la clamons dans la prière que le fils nous enseigne, le Notre Père. Au cœur de nos angoisses et de nos souffrances, elle modèle nos demandes et nos prières, nous ouvre à la confiance du Père et aux autres dans un engagement plein de désintéressement et d'amour²⁷.

Au v. 17, l'expression ἕως ἄρτι signifiant littéralement « jusqu'à maintenant » peut se rendre par « toujours encore ». À la suite de Jésus, il faut savoir rejoindre l'œuvre de Dieu. Le signe de Jésus entre dans la dynamique de l'action créatrice de Dieu qui est incessante. L'œuvre de Dieu est en permanence une œuvre d'amour. Jésus, comme fils du Père, y participe depuis toujours. L'institution sabbatique voulait mettre en exergue la place de Dieu dans l'existence et exalter sa gloire. En désacralisant le sabbat, Jésus sacralise réellement Dieu

²⁵ Mishna, *Shabbat*, 7, 2.

²⁶ H. Waly Dione, *Jésus et le sabbat. Contribution à la recherche historique sur Jésus de Nazareth*, T I et II, Thèse de Doctorat, Strasbourg, 1989.

²⁷ Lire à ce propos B. Ugeux, "Guérir à tout prix", Paris, Ed. de l'Atelier, 2001.

et la personne humaine. Il situe la guérison non seulement au niveau individuel, mais également dans la sphère publique. Elle provoque les institutions à se mettre concrètement au service des personnes. Ce qu'Irénée de Lyon traduisait en ces termes : « La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant » (Irénée de Lyon, *Contre les Hérésies*, IV, 20, 7).

d) Afrique, lève-toi, prends ton grabat et marche !

Dans la finale du Message post-synodal, les Pères du deuxième synode africain, s'inspirant de l'épisode johannique de la guérison du infirme, invitent les chrétiens à se mettre debout pour aller à la suite du Ressuscité : « Afrique, lève-toi, prends ton grabat et marche »²⁸. Dans une lecture ecclésiale et éthique débordant largement les souffrances personnelles, les Pères synodaux avaient fait du signe de la guérison du infirme la Parole de vie qui devait éclairer l'aventure post-synodale de l'Église et du continent²⁹.

À la suite de Jésus, l'Église est invitée à une concrète empathie avec ceux qui croupissent dans une misère multiforme. Il ne s'agit pas seulement de souffrance physique et matérielle, mais aussi intellectuelle, psychologique et spirituelle. Pensons à toutes les croyances mal éclairées qui démobilisent et enfoncent dans la haine et la médiocrité au lieu de relever.

Il faut savoir obéir à l'ordre de Jésus, de nous lever et de marcher sur les chemins d'avenir du continent. Il s'agit de découvrir un visage autre de Jésus, Seigneur de la vie qui nous dévoile le Père toujours à l'œuvre pour faire triompher la vie des personnes, évitant les carcans qui tuent. Avec le miraculé et à la suite de Jésus, il faut témoigner de cette marche, contre vents et marées, de ce combat pour la vie. Il nous faut écouter ainsi l'appel de Jésus : « Debout, Afrique ! Prends ton destin en mains et marche ! »

Alors, pour bâtir la réconciliation, il faut quitter nos apathies et tous les mythes démobilisateurs représentés dans le texte par les croyances qui entouraient les pratiques ésotériques autour de la piscine à l'époque de Jésus, à celle de Jean et à la nôtre. Il ne suffit donc pas au chrétien de crier à la réconciliation, à la justice et à la paix. Il lui faut se lever de nos résignations et s'y engager de toutes ses forces. Seuls des chrétiens debout peuvent réaliser cette mission. Comme dit le proverbe africain, « seuls ceux qui se mettent debout arrivent au but ».

En somme, le texte rappelle une idée chère à Benoît XVI : le combat pour la personne humaine. S'appuyant sur le signe du infirme et rejoignant Irénée de Lyon, il montre par là qu'il n'y a pas de plus sacrée que la personne humaine que Jésus libère et met debout :

L'accueil de Jésus offre à l'Afrique une guérison plus efficace et plus profonde que toute autre. Comme l'apôtre Pierre l'a déclaré dans les Actes des Apôtres (3, 6), je redis que ce n'est ni d'or, ni d'argent que l'Afrique a d'abord besoin ; elle désire se mettre debout comme l'homme de la piscine de Bethesda ; elle désire avoir confiance en elle-même, en sa dignité de peuple aimé par son Dieu. C'est donc cette rencontre avec Jésus que l'Église doit offrir aux cœurs meurtris et blessés, en mal de réconciliation et de paix, assoiffés de justice. Nous devons offrir et annoncer la Parole du Christ qui guérit, libère et réconcilie (Africae Munus, 148-149).

²⁸ Deuxième Synode Africain, *Message au Peuple de Dieu*, Rome, 2009, n° 47

²⁹ Voir aussi T. Okure, à l'occasion des 50 ans des indépendances africaines T. Okure,

7. Un paradigme de la pastorale de la santé

a) Une guérison holistique

L'étude critique du signe johannique et les diverses interprétations qui ont été données ne nous éloignent-elles pas de la pastorale de la santé ? N'est-ce pas, une fois de plus, une manière de fuir le problème concret posé par la souffrance ?

En fait, nous découvrons, comme dans l'ensemble de l'évangile et de la Bible a dimension holistique de la santé que Jésus nous la propose. Attentif à nos questionnements et à nos attentes, il y répond non pas selon notre volonté, mais selon la sienne. Il nous propose toujours un exode. Dans cette perspective, le signe johannique du infirme est, de manière paradigmatique, le travail de toute pastorale biblique de la santé, révéler le visage du libérateur et entrer dans la dynamique de l'action créatrice et incessante de Dieu.

C'est dans cette perspective que s'inscrivent de nombreuses pastorales de la santé, enracinées dans la Parole de Dieu. Citons ici deux expériences de témoins qui s'étaient investis pleinement investis dans le ministère de la guérison : le jésuite Meinrad Hebga et le pasteur Massamba Ma Mpolo. Leurs sensibilités et leurs pratiques étaient différentes mais complémentaires.

P. Meinrad Hebga enracine sa pastorale de la santé dans une théologie de la guérison et une recherche du sens et de l'expérience de la maladie dans la société traditionnelle. Pour lui, la théologie africaine doit explorer avec attention la diaconie des malades, grâce à une approche pluridisciplinaire. Celle-ci s'appuiera sur la parole de Dieu, les enseignements de l'Église, mais aussi sur les différentes sciences : médecine, psychopathologie, physique etc.³⁰.

Le Père Hebga témoigne de sa propre expérience du ministère de la délivrance et de la guérison, avec les groupes du renouveau charismatique³¹. Il suggère même des schémas de prière de délivrance et de guérison. Pour l'auteur, les prêtres et pasteurs doivent reprendre ce ministère de foi, d'amour et de puissance légué par le Seigneur. Dieu guérit, physiquement et intérieurement, celui pour qui l'on prie ou bien même quelqu'un d'autre, selon le mystère de son amour.

Pour le Père Hebga la prière, la Parole de Dieu et la diaconie des malades ne justifient aucunement l'attente passive des guérisons et résurrections miraculeuses. Au contraire, il demande de faire tout ce qui dépend de nous pour redonner la santé aux malades et prévenir des maladies évitables³². Alors, on peut percevoir que les miracles de Jésus sont l'accomplissement des actes de la puissance et de la tendresse de Dieu.

Pour le pasteur Jean Masamba Ma Mpolo, la pastorale biblique doit être un lieu d'attention à la souffrance dans sa dimension holistique, mais aussi de contestation contre des pratiques et des idéologies ésotériques dévastatrices. Celles-ci au lieu de guérir sont causes de destruction des personnes, des familles et démobilité. En effet, ces croyances dédouant nos institutions de leurs responsabilités. Elles peuvent couvrir des négligences médicales, des déficiences de nos structures de santé, des incuries de nos pouvoirs politiques et administratifs, ainsi que nos irresponsabilités multiformes !

³⁰ Cf. M.P. Hebga, « Églises particulières d'Afrique et Église universelle : Autonomie et communion », in *Quelle Église pour l'Afrique du 3^e millénaire ? Actes de la 18^e semaine théologique*, Kinshasa, Facultés Catholiques de Kinshasa, 1991, p. 207.

³¹ Cf. M.P. Hebga, « Le mouvement charismatique en Afrique », in *Revue Études*, Paris, n° 1-2, juillet-août 1995, p. 67-75.

³² Cf. Hebga, P. M., « Santé et salut », in *Christus*, 118, avril 1983, p. 166-167.

Dans sa thérapie, le pasteur Masamba Ma Mpolo part d'un diagnostic critique du contexte où s'observe le mal. Il s'agit d'un environnement délétère qui ne peut être détecté que par une analyse socio-historique qui accompagne l'éclairage d'une lecture critique de la Parole de Dieu :

Jésus, tout en guérissant les malades, n'a pas fait du miracle et de la guérison les points centraux de sa mission. Il a guéri, non pour se faire remarquer mais pour manifester au monde que Dieu a inauguré en lui le Royaume de justice et de vie dans sa plénitude (...)³³.

Ainsi, dans toute pastorale de la santé éclairée par l'évangile, le chrétien envisage la guérison dans toutes ses dimensions. C'est pourquoi, il rejoint le combat traditionnel des Églises contre la maladie à travers la création ou le soutien des divers centres de santé, les ouvrant, d'une part, au caractère holistique de la santé, et, d'autre part, à la multiplicité des techniques médicales (africaines, occidentales, orientales...). Mais travailler pour la santé, c'est également s'engager dans la lutte contre toutes les formes de maladies qui menacent l'Afrique : la mauvaise tenue de nos systèmes de santé, mais aussi la guerre, l'exploitation économique interne et externe, la faim, les discriminations, les injustices, la dictature, la corruption, la peur... C'est de ces diverses manières que le chrétien reproduit quotidiennement les signes de Jésus. Alors, la pastorale biblique des malades devient réellement libératrice parce qu'elle est prise en compte de toute la personne et de son environnement. Décentré de lui-même, le malade envisage sa guérison dans sa dimension physique et personnelle certes, mais aussi ecclésiale, sociétale et cosmique :

L'Église, à travers les temps, a toujours considéré la pastorale des malades comme une de ses préoccupations fondamentales. Le Concile Vatican II a mis en évidence la dimension intégrale du salut en Jésus-Christ en donnant le fondement du lien intime entre le salut eschatologique et la guérison physique : C'est la personne humaine qu'il faut sauver, c'est la société humaine qu'il faut renouveler. C'est donc l'homme, dans son unité et sa totalité, avec son corps et son âme, avec son cœur et sa conscience, avec sa pensée et sa volonté qui sera l'axe de tout notre exposé. C'est cette perspective qui détermine également l'approche de l'Église en Afrique³⁴.

b) La souffrance, appel à la responsabilité

La guérison du infirme est le signe que Jésus dé-fatalise le mal, qui demeure toujours un mystère pour les hommes et les femmes de tous les temps. Chacun essaie de l'expliquer selon sa culture, son expérience philosophique et religieuse. Les Grecs cherchaient à l'expliquer par le destin auquel il faut se soumettre. Certains écrits vétéro-testamentaires ont tendance à le lier au péché, à la révolte contre Dieu. Dans la tradition africaine, les formes « normales » du mal, comme la mort d'un vieillard, sont censées venir de Dieu. Ainsi l'échec, la stérilité, la mort d'un jeune ou d'un adulte sont perçus comme l'œuvre maléfique d'un jeteur de mauvais sort. Sous l'influence de la Bible, le mal peut être également attribué à Dieu.

Or, le Dieu Père dont Jésus est le témoin n'est pas celui qui se réjouit de la souffrance de l'homme ou la provoque. Le mal est un dérèglement dont il faut prendre conscience de manière lucide et contre lequel il convient de lutter. Les miracles de Jésus sont une véritable

³³ J. Masamba Ma Mpolo, *Le Saint Esprit interroge les esprits*, Yaoundé, CLE, 2004, p. 40. Voir du même auteur : « Sorcellerie et Pastorale. Point de vue d'un protestant » in *Cahiers d'Études des Religions Africaines* (CERA), 32, n° 63-64, 2001, p. 255-282.

³⁴ Synode des Évêques, 2^e Assemblée Spéciale pour l'Afrique, *L'Église en Afrique au service de la réconciliation, de la justice et de la paix*, « Vous êtes le sel de la terre ... Vous êtes la lumière du monde » (Mt 5, 13.14), *Lineamenta*, n° 71.

protestation contre le mal. Il associe ses disciples de tous les temps à sa mission libératrice. En invitant les chrétiens à faire mémoire de ses actes de puissance, il leur demande non pas d'être des illusionnistes, mais des témoins de son amour libérateur.

Certains sont tentés de ne retenir des miracles de Jésus que sa perspective spirituelle. Ainsi, la guérison de l'infirme symbolise la marche à la suite de Jésus. D'autres font une interprétation littérale du signe miraculeux à reproduire aujourd'hui. En fait, il convient de tenir les deux aspects. La souffrance est l'occasion de faire l'expérience de la fragilité humaine que Jésus éprouve totalement par son incarnation. Elle nous ouvre la filiation confiante du fils qui n'a pas peur de demander à son Père le pain quotidien, ou la délivrance du mal. Néanmoins, Jésus par sa passion et sa résurrection nous conduit toujours plus loin. Il vise un miracle plus grand, celui de la guérison du cœur pour que les fils que nous sommes entrent dans la dynamique de la recherche de la volonté du Père et de la réalisation de son règne. Il faut libérer l'homme de l'égoïsme qui détruit, de la peur qui paralyse, de la paresse qui refuse d'inventer. La souffrance devient alors occasion de rebondir, fermement enraciné dans le projet de Dieu. Elle nous conduit à la rencontre des divinités Serapis des temps modernes, mais vers Jésus le guérisseur véritable³⁵.

Alors, la souffrance est un appel à la responsabilité. Jésus refuse la moralisation facile qui condamne au lieu de secourir, la fatalité qui se croise les bras, les mythes qui démobilisent. La souffrance est occasion d'agir et de témoigner de l'action libératrice et vivifiante de Dieu.

Aujourd'hui, comme hier, Dieu réalise des actes miraculeux qui sont un mystère de son amour. Néanmoins, ces gestes rappellent que toute vie est miracle de Dieu, si elle est vécue avec lui, lorsqu'elle est force libératrice d'énergie constructive. Dieu peut réaliser le miracle de guérir un malade cloué au lit. Le miracle est aussi grand lorsqu'il nous fait quitter le grabat de nos apathies pour rendre notre environnement sanitaire, social, politique et écologique plus propice à entretenir ou à faire recouvrer la santé à chacun et à tous. En somme, la guérison quête notre responsabilité chrétienne à la suite de Jésus, selon le mot de N. Yaovi Soédé :

Notre demande de guérison ou de pain dont nous avons besoin est une prière qui plaît à Dieu quand elle trouve son fondement dans un cœur qui recherche ses biens spirituels et dans une existence qui, sans refuser de porter sa croix, n'a pour but que de faire voir le déjà-là et l'avenir du royaume éternel³⁶.

c) À la suite de la Parole qui relève

Dans sa contribution, « Lecture africaine de la Bible et l'exégèse traditionnelle », J. Ngally note que « l'homme africain préfère aller puiser directement à la source de l'évangile »³⁷. En effet, la relecture de la Bible amène un balancement entre deux pôles : l'herméneutique en soi et l'herméneutique appliquée. La première s'emploie à l'étude du livre en soi ; la seconde veut faire le lien avec la vie concrète. Ce balancement est encore plus fort lorsqu'on est pris entre le désir de s'adonner à une exégèse technique et la volonté de coller au vécu africain qui nous presse et nous cisaille, particulièrement dans le domaine de la santé. On fait sien la réalité du salut vécu par le peuple juif et les premières communautés

³⁵ Parmi les divers titres christologiques africains, celui de guérisseur revient souvent. Jn 5 nous rappelle que Jésus n'a rien à voir avec les divinités guérisseuses de l'Antiquité ou d'aujourd'hui. Cf. F. Kabasele, J. Doré, R. Luneau (éd.), Chemins de la christologie africaine, Paris, Desclée, 2e édition, 2001.

³⁶ N. Yaovi Soede, « Prêtres et prière de guérison », in P. Bitjick Likeng (éd.), *Année Sacerdotale : Pour maintenir la flamme*, GRITA 3, Yaoundé, PUCAC, 2012, p. 85.

³⁷ J. Ngally, « Lecture africaine de la Bible et l'exégèse traditionnelle », in Mveng E. / R. J. Z. Werblowsky (éd.), *Black Africa and the Bible. L'Afrique Noire et la Bible*, Yaoundé, PUCAC, 2013², p. 140.

chrétiennes. Télescopant les distances spatio-temporelles, on identifie sa situation à celle vécue dans la Bible. Ainsi, tous ces signes de l'intervention salvatrice de Dieu, comme les guérisons, devraient se concrétiser, quasi littéralement.

L'étude critique du signe de l'infirmes nous met à l'abri d'une telle tentation de l'immédiateté. C'est pourquoi, sans les absolutiser, la pastorale biblique doit reposer sur des méthodes exégétiques, même dans les communautés chrétiennes de milieux dits populaires. Ce que confirme bien F. Mabundu. Il propose un schéma de lecture en trois moments :

- une étape projective qui consiste en une première découverte du texte ;
- une étape analytique qui vise la recherche du sens du texte grâce à diverses méthodes exégétiques ;
- une troisième étape est celle de l'appropriation du texte, de son actualisation dans la situation concrète de la communauté³⁸.

De son côté, analysant le rapport entre le texte biblique et le lecteur, Sandra M. Schneiders écrit : « pour que le dialogue entre le texte et le lecteur soit authentique, le texte doit conserver son identité, son étrangeté, qui toutes les deux s'offrent au lecteur et le mettent au défi »³⁹. En d'autres termes, la parole de Dieu est une étrangère qui dérange. Elle met en crise notre expérience personnelle et communautaire. Elle en fait éclater les limites. Elle invite à inventer un nouvel être-au-monde, un autre rapport à la souffrance. On peut s'inspirer de la Commission Biblique Pontificale qui propose :

- d'écouter la Parole de Dieu en elle-même, chercher son sens littéral ;
- d'écouter la Parole de Dieu à partir de notre situation présente que le texte éclaire ou met en question ;
- de tirer de la plénitude de sens du texte biblique les éléments susceptibles de faire évoluer la situation de manière féconde, conforme à la volonté salvifique de Dieu dans le Christ⁴⁰.

Mais, pour accueillir les exigences de la Parole qui nous guérit et nous relève, il faut des lieux initiatiques où apprend à « manger la parole de Dieu », pour reprendre l'image des prophètes Ezéchiel (Ez 3, 3) et Jean (Ap 10, 10). Ce sont les familles, les communautés chrétiennes, les monastères, les facultés et autres instituts de formation biblique. C'est bien ce que propose l'exhortation post-synodale *Verbum Domini* :

Pour atteindre le but souhaité par le Synode de donner un caractère plus fortement biblique à toute la pastorale de l'Église, il est nécessaire qu'il y ait une formation convenable des chrétiens et, en particulier, des catéchistes. À cet égard, il faut porter attention à l'apostolat biblique, méthode très valable pour cette finalité, comme le montre l'expérience ecclésiale. Les Pères synodaux ont, de plus, recommandé que, si possible par la valorisation de structures académiques déjà existantes, soient établis des centres de formation pour laïcs et pour missionnaires, où l'on apprenne à comprendre, à vivre et à annoncer la Parole de Dieu, et que, là où on en voit la nécessité, soient constitués des instituts spécialisés dans les études bibliques pour former des exégètes qui aient une solide compréhension théologique et qui soient sensibles aux contextes de leur mission (Verbum Domini,75).

³⁸ F. Mabundu Masamba, *Lire la Bible en milieu populaire*, Paris, Karthala, 2003, p. 325-332.

³⁹ M. Sandra Schneiders, *Le texte de la rencontre*, Paris, Cerf/Fides, 1995, p. 285.

⁴⁰ Commission Biblique Pontificale, *L'interprétation de la Bible dans l'Église*, Paris, Cerf, 2004⁴, p. 105-106.

Conclusion : APECA ET CEBAM au service de la pastorale de la santé !

La Pastorale biblique n'est pas une activité qui s'ajoute à la foule d'autres activités. Comme pour la théologie, la Bible doit devenir l'âme ou le souffle de toute la pastorale, pour tout groupement, pour toute famille. D'ailleurs, de nombreuses communautés ecclésiales de base (ou vivantes) mettent la Bible et son message au cœur de leurs activités. Ici également, réflexion et créativité sur le terrain doivent aller de pair. Le CEBAM nous offre d'intéressants outils de travail (*Ad experimentum*), fruits d'une longue et patiente écoute des expériences des diverses Églises, francophones, anglophones, lusophones et arabophones⁴¹.

Or, aujourd'hui, la santé est un lieu pastoral dans lequel s'investissent de nombreux pasteurs. Certains s'y investissent avec tact, prudence, lucidité et rigueur. note, hélas, de nombreuses dérives, tant au niveau médical, psychologique, éthique et spirituel. Contrairement à Jésus, certains situent leur pastorale dans des cadres délétères, avec une utilisation inflationniste et ésotérique des sacramentaux. Dans le pire des cas, des personnes ont été détruites, des familles disloquées.

Pourtant, ce ministère répond à une demande qu'il convient d'accueillir, mais aussi d'éclairer et d'éduquer à la lumière des sciences médicales et humaines, et également de la Parole de Dieu. Une collaboration est nécessaire entre pasteurs, théologiens, médecins et psychologues.

En effet, cette pastorale fort délicate demande une attention et une écoute plurielle. Elle exige également l'écoute du Ressuscité qui a assumé jusqu'à l'extrême la souffrance humaine, même le désarroi le plus total qu'expriment bien Marc et Matthieu : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mc 15, 34//Mt 27, 46). Jésus témoigne d'un Dieu plein de tendresse, mais qui n'est ni un magicien ni un bouche-trou.

Alors, ces cris de détresse ne sont-ils pas un appel à renforcer la collaboration entre le CEBAM et l'Association Panafricaine des Exégètes Catholiques ?⁴² Ce qui permettrait d'allier recherches bibliques scientifiques et service et service de l'apostolat biblique en Afrique. L'APECA et le CEBAM se doivent de proposer des réflexions ainsi que des instruments pédagogiques et pastoraux qui favorisent des lectures fructueuses et libératrices de la Bible dans la Pastorale de la santé, dans une perspective ecclésiale, par exemple, lors de la célébration du sacrement des malades, comme le suggère *Verbum Domini* :

(...) La Sainte Écriture contient de nombreuses pages qui montrent le réconfort, le soutien et la guérison donnés par l'intervention de Dieu. Qu'on se souvienne en particulier de la proximité de Jésus à l'égard de ceux qui souffrent : Lui-même, le Verbe de Dieu incarné, s'est chargé de nos douleurs et il a souffert par amour pour l'homme l'homme, en donnant ainsi un sens à la maladie et à la mort. Il est bon que, dans les paroisses et surtout dans les hôpitaux, on célèbre en communauté, selon les circonstances, le Sacrement des malades. Qu'on donne en ces occasions une large place à la célébration de la Parole et qu'on aide les fidèles malades à vivre avec foi leur état de souffrance, en union au sacrifice rédempteur du Christ qui nous délivre du mal (Verbum Domini, 61).

⁴¹ Cf. BICAM / CEBAM, *Initiation Catéchétique à la Bible, vol. I. Connaître, comprendre, vivre et faire connaître la Parole de Dieu. Ad Experimentum*, Cotonou, Publications du CEBAM / BICAM Publications, 2008. De même, BICAM / CEBAM, *Biblical Apostolate in Priestly Formation. Syllabus / Cours d'Apostolat Biblique dans la Formation des Prêtres- Programme / Apotolado Biblico na Formacao sacerdotal Syllabus*, Cotonou, Publications du CEBAM / BICAM Publications, 2009.

⁴² En raison de l'importance de cette thématique, ne faudrait-il pas envisager un congrès de l'APECA consacré à la Pastorale biblique de la santé, conjointement avec le CEBAM et des pasteurs et laïcs investis dans le ministère de la santé ?

FEUILLE DE ROUTE

1.	Les signes dans le quatrième évangile.....	2
a)	Des signes pour croire ?.....	2
b)	Le troisième signe	3
2.	L'environnement du signe de l'infirmes	4
a)	L'environnement lointain.....	4
b)	L'environnement immédiat.....	5
3.	Le cadre du signe	6
a)	Cadre géographique	6
b)	Le cadre chronologique.....	7
c)	Cadre actantiel.....	7
4.	Le vocabulaire du récit	8
a)	Vocabulaire de la détresse.....	8
b)	Vocabulaire de la marche.....	9
c)	Vocabulaire de la révélation	9
5.	L'organisation du signe	10
a)	Genre littéraire signe	10
b)	Le texte de la rencontre	10
6.	Jésus, chemin de vie	11
a)	Veux-tu guérir ?.....	12
b)	Lève-toi, prends ton grabat et marche.....	12
c)	Mon Père travaille jour et nuit	14
d)	Afrique, lève-toi, prends ton grabat et marche !	15
7.	Un paradigme de la pastorale de la santé	16
a)	Une guérison holistique	16
b)	La souffrance, appel à la responsabilité	17
c)	À la suite de la Parole qui relève.....	18
Conclusion : APECA ET CEBAM au service de la pastorale de la santé !		20